

Communication

*Ôte-moi d'un doute. Trois questions
sur l'anthropologie économique*

par Ph. COUTY

Ah l'heureux temps que celui des manifestes ! L'écho de ceux qu'on entendait pendant les années 60 n'est pas encore éteint. Rappelez-vous MEILLASSOUX, discret mais ferme :

*Ces sociétés (traditionnelles) ont une forme d'économie.
Ces économies obéissent à des lois qui leur sont propres.*
(MEILLASSOUX, 1960: 39)

GODELIER, un rien pompeux :

*L'anthropologie économique a pour objet l'analyse théorique
comparée des différents systèmes économiques réels et possi-
bles* (GODELIER, 1965: 32)

DALTON, tout en nuances, et ne disant ce qu'il pense qu'après une longue série de restrictions circonspectes :

*To put interesting questions about the organization of
traditional, primitive economies, and primitive peasant
economies undergoing change, growth and development,
requires conceptual categories different from those used in
conventional economics.* (DALTON, 1969: 66).

A la vérité, certaines de ces formulations laissent perplexe. De là vient leur charme, d'ailleurs. Par exemple, que pouvaient bien être les "systèmes économiques possibles" de GODELIER ? La Cité du Soleil de

CAMPANELLA ? Le Nouveau Monde Industriel et Sociétaire du chimérique
FOURIER ? Mystère. J'éprouve aussi de la gêne devant la critique sommaire
des "économistes", de la "théorie économique libérale" (MEILLASSOUX, 1960:
38), voire de la "science économique bourgeoise" (REY, 1969: I,I). De
cet amalgame, la composition n'est pas claire. Y a-t-on mis les économistes
allemands du XIXème siècle, de ROSCHER à SCHMOLLER ? Y inclut-
on Max WEBER ? Que fait-on des institutionnalistes américains, de VEBLEN
notamment ? Bref, ne s'est-on pas donné quelques facilités en condamnant
si vite une science simplifiée pour les besoins de la cause ? Les néo-
classiques eux-mêmes, tant décriés, étaient rien moins que d'affeux logiciens
incurieux des réalités sociales. Alfred MARSHALL n'a pas écrit que
ses *Principes*, il est aussi l'auteur d'un ouvrage d'histoire considérable :
Industry and Trade. Et le non-conformiste de LUND, WICKSELL, recomman-
dait à temps et à contre-temps à ses étudiants d'acquérir une solide
culture historique...

Tout cela n'est pas grave. Quand on a besoin d'adversaires, il est
de bonne guerre de les caricaturer. Venons-en à des questions plus importan-
tes;

I. Première question : l'anthropologie peut-elle être économique ?

Lorsque les économistes de I'ORSTOM, dont je suis, ont abordé le
terrain vers 1960, nombre d'entre eux, en tout cas les ruralistes, ont
cru devoir s'intéresser à des questions sociologiques ou ethnologiques
qui, à proprement parler, sortaient du champ de leur discipline. La
tradition s'est d'ailleurs maintenue, de BOUTILLIER à DELAUNAY,
MINVIELLE, WEIGEL, LANGLOIS, en passant par OTTINO, ROBINEAU,
GASTELLU, WEBER, et d'autres encore (1).

Cet esprit et cette volonté d'ouverture n'ont pas forcément conduit

(1) Plusieurs de ces chercheurs se sont expliqués sur ce point, soit au début
d'un ouvrage d'ensemble : OTTINO 1963, GASTELLU 1981, ROBINEAU
1984, soit dans un texte de méthode : BOUTILLIER 1968, MINVIELLE
1978. Cette liste n'est pas exhaustive.

les chercheurs concernés à partager le credo théorique élaboré - sous diverses variantes - par l'Anthropologie Economique française des années 60 et 70. Il me semble même qu'un économiste élargissant sa perspective au point d'étudier les relations de parenté ou l'appartenance ethnique des paysans devait se trouver déconcerté de voir des anthropologues, par une démarche apparemment inverse, amoindrir et limiter leur discipline en l'affublant du qualificatif "économique".

Expédiés sur des terrains auxquels la Faculté (de Droit, pour les plus âgés d'entre nous...) ne nous avait nullement préparés, nous découvriions, avec l'appétit d'autodidactes maladroits, des sujets de recherche insécables qui nous commandaient de devenir, tout de suite, autre chose et bien plus que des économistes. Saisis par le vertige de l'improvisation, nous nous trouvions obligés de pratiquer vaille que vaille une science de l'homme unitaire, c'est-à-dire une anthropologie. Hélas ! A peine avions-nous goûté la saveur de cette discipline absolue, et voilà qu'elle se laissait découper en rondelles, devenant piteusement, et séparément, économique, politique, religieuse, et sans doute bien d'autres choses encore. Il y avait là, pour certains du moins, une évidente contradiction avec le généreux projet d'embrasser le fait social total.

J'entends bien. Si une certaine anthropologie s'est dite économique à partir des années 60, c'est qu'elle adhérait au matérialisme historique. Base de la vie en société, la production des biens matériels engendre une superstructure politique, institutionnelle, religieuse, et l'anthropologue étudiant cet ensemble ne peut pas ne pas reconnaître la hiérarchie des niveaux (1). Puisque tout repose sur l'économique, puisque tout est déterminé par lui, l'anthropologie ne saurait être, en dernière analyse, autre chose qu'économique. On peut croire cela. On peut aussi ne pas le croire.

Il s'est trouvé des chercheurs qui ont continué à penser que la dynamique des représentations et des symboles peut avoir un cours autonome, qu'elle peut même influencer ou déterminer - temporairement - ce qui se passe dans le registre économique. L'anthropologie alors devient une

(1) De ce point de vue, Jean COPANS écrit : "C'est l'analyse des rapports sociaux de production, extérieurs à toute conscience individuelle, qui permet l'explication de toutes les productions humaines, qu'elles soient matérielles ou intellectuelles" (COPANS, 1971 : 424).

discipline englobante, qui tente de saisir l'*interaction* de l'économique et du reste, sans préjuger du sens des liaisons. Dans ce cas, il ne saurait plus être question de restreindre son domaine par un qualificatif quelconque : l'anthropologie est totale, ou bien elle n'est pas. Je ne suis pas sûr que cette proposition soit vraie, mais il me semble juste que la question soit posée. J'observe aussi que donner ce sens au mot "anthropologie", c'est se conformer à l'étymologie : pour Aristote, *ἄνθρωπο-λόγος*, cela veut dire : qui parle sur l'homme (1), sans limitations.

II. Deuxième question : l'anthropologie économique micro-marxiste est-elle praticable ?

Nul ne nie les vertus heuristiques des approches marxistes non-dogmatiques, accordant une large place au "sentiment très vif de la résistance que le réel offre à notre volonté" (VEYNE, 1979 :74). Mais si, à ce point de vue au moins, nous sommes tous marxistes, c'est parce que nous cherchons à identifier des effets d'ensemble, des évolutions longues, des phénomènes globaux et massifs. Les interprétations marxisantes ne sont plausibles qu'à grande échelle, et en très longue période. En revanche, elles deviennent peu sûres, et en tout cas nullement opératoires, quand on les applique à des problèmes ponctuels et passagers : "Quiconque fait confiance à la synthèse marxiste, dans son ensemble, aux fins d'interpréter les situations et problèmes actuels, a toutes chances d'être déplorablement induit en erreur" (SCHUMPETER 1965 :77).

Le paradoxe, c'est que de bons observateurs ont cru pouvoir qualifier l'anthropologie économique française de "micro-marxiste". L'expression se trouve chez HIRSCHMAN (1977), elle est reprise par EICHER et BAKER dans leur précieux ouvrage sur la recherche et le développement agricole africain (EICHER et BAKER, 1982 :38-40). Soyons naïfs avec ces Hurons, lisons ce qu'ils écrivent. Il est toujours instructif de se voir avec les yeux de l'Ingénu.

(1) Morale à Nicomaque, 4, 8, 31.

Pour EICHER et BAKER, les anthropologues micro-marxistes sont d'abord des personnages très négatifs. C'est bien simple, ils refusent tout. Ils ne veulent pas qu'on interprète le développement africain à partir de généralisations marxistes-léninistes fondées sur l'histoire européenne ou américaine. Ils refusent l'anthropologie de FIRTH, BOHANNAN, DALTON, POLANYI, parce qu'elle s'intéresse trop aux formes de l'échange et de la redistribution, et pas assez aux modes de production et à la théorie de la reproduction (CLAMMER, 1975). Ils ne croient pas que les concepts économiques nés du capitalisme soient applicables à l'analyse de systèmes économiques différents. Ils s'intéressent enfin assez peu, en tout cas nettement moins que ne le font les théoriciens macro-marxistes de la dépendance, aux modalités d'extorsion du surplus et à l'échange inégal. De quoi donc, à en croire les Hurons, s'occupent les anthropologues micro-marxistes ?

Avant tout, d'analyser les interactions entre modes de production pré-capitalistes et capitalistes. Donc de repérer, d'identifier et d'analyser les modes de production précapitalistes, notamment africains. C'est exactement ce que note G. DUPRE, non sans humour, au début de son livre sur les Nzabi :

La problématique de l'articulation des modes de production... fit fortune. Tout le monde se mit à articuler des modes de production, et, manié avec prodigalité par les experts en développement, le mode de production lignager devint une panacée (DUPRE, 1982, 10).

Se référant aux travaux de MEILLASSOUX, de COQUERY-VIDROVITCH et de HYDEN, EICHER et BAKER félicitent les micro-marxistes d'étudier, selon les cas, le fonctionnement des communautés villageoises, le rôle des modes de production pré-capitalistes dans le processus de développement, la transition vers l'agriculture commerciale, les inégalités sociales. Ils concluent de la sorte :

The ability of French Marxist anthropologists to ask what some scholars call the key questions about development undoubtedly explains the growing number of translations of Marxist works into English over the past seven

or eight years (1). But, over the next decade, the micro-Marxists also must face the challenge of translating their insights into recommendations which can provide guidance to policy makers and donor agencies (EICHER et BAKER, 1982 :40).

Ce défi pose question, c'est le moins qu'on puisse dire.

III. Troisième question : l'anthropologie économique est-elle inutile ?

Au fond, on ne parvient jamais à sortir de la contradiction inhérente à toute approche marxiste ou marxisante. A trop bien identifier les lois inéluctables du fonctionnement et du devenir des sociétés, on ruine toute possibilité d'intervention pratique dans quelque sens que ce soit. Plus précisément : ces interventions, bien ou mal intentionnées, entrent elles-mêmes dans le champ quadrillé par le chercheur, qui sait d'avance où les ranger, comment les interpréter, et pourquoi elles sont inutiles (parce qu'elles vont soit contre, soit dans le sens de l'histoire). DUPRE l'a dit sans ambages :

Pratiquement, la démonstration de l'inexorable pouvoir de domination du capitalisme, à laquelle se ramènent tous ces travaux, rend sans objet toutes recherches anthropologiques, et, ce qui est plus grave, désarme ceux qui, en Afrique, voudraient prendre en charge la transformation radicale de leur société (DUPRE, 1982 :11).

L'hypothèse d'une évolution créatrice au sens bergsonien, c'est-à-dire d'une résolution inventive et imprévisible d'indéterminations mises bout à bout, se trouve explicitement ou implicitement écartée. Funeste impasse. Si vraiment tel et le cours des choses, si vraiment les choses ne peuvent aller autrement, contentons-nous d'attendre. Et s'il suffit d'attendre, pourquoi observer et analyser ? Pour le sombre plaisir de vitupérer la colonisation, pour idéaliser la *Merrie Africa* décrite par HOPKINS, ou plus simple-

(1) On a vu notamment paraître en 1981 une traduction de *Femmes, Greniers et Capitaux*, sous un titre orné d'une allitération charmante : *Maidens, Meal and Money. Capitalism and the Domestic Community*.

ment pour écrire des thèses de doctorat ? Qu'est-ce qui (a) fait courir les anthropologues économistes ?

Après tout, peu importe. Non sans insistance, l'anthropologie économique française de tendance marxiste a donné, pendant un temps une tonalité intéressante au bruit de fond théorique dont les intellectuels ne sauraient se passer. Elle a aussi, et surtout, inspiré de remarquables travaux de terrain, qui dureront. Plaise au Ciel que l'on continue à en faire de tels ! On s'avise aujourd'hui que l'anthropologie économique, l'anthropologie tout court, la sociologie, l'ethnologie (à mon tour d'amalgamer), sont probablement de trop dans une liste des sciences sociales où figure déjà l'histoire. Cela, Paul VEYNE l'avait dit dès 1971 (dans un ouvrage réédité en 1979) :

L'histoire seule existe vraiment : la sociologie n'est que le vain travail de codifier le $\chi\tau\eta\mu\alpha$ ἐς ἀεί, cette expérience professionnelle qui ne connaît que des cas concrets et ne comporte pas de ces principes constants qui seuls feraient d'elle une science. D'où vient alors que la sociologie existe, et que son utilité est supérieure à celle d'une phraséologie à l'usage des historiens ? Du fait que l'histoire ne fait pas tout ce qu'elle devrait, et laisse à la sociologie le soin de le faire à sa place, quitte à dépasser le but. Bornée par l'optique des événements au jour le jour, l'histoire contemporaine abandonne à la sociologie la description non événementielle de la civilisation contemporaine ; bornée par la vieille tradition de l'histoire narrative et nationale, l'histoire du passé s'attache trop exclusivement au récit suivi d'un continuum spatio-temporel ; elle ose rarement répudier les unités de temps et de lieu et être aussi de l'histoire comparée... Or, on peut constater que si l'histoire se décide à être complète, à devenir complètement ce qu'elle est, elle rend la sociologie inutile (VEYNE, 1979, 182).

Si la sociologie est inutile, l'anthropologie l'est aussi, et l'anthropologie économique avec elle, micro-marxiste ou pas.

- BERGSON (H.) - 1983 - *L'évolution créatrice*, Paris, PUF/Quadrige, 372 pages.
- BOUTILLIER (J.L.) - 1968 - *L'enquête d'ethnologie économique*
in : *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, pp. 214-256
- CLAMMER (J.) - 1975 - *Economic Anthropology and the Sociology of Development : liberal Anthropology and its French critics*,
in : OXAAL (I.), BARNETT(T.) et BOOTH (D.) : *Beyond the sociology of development. Economy and Society in Latin America and Africa*, Londres et Boston, Routledge & Kegan Paul, pp. 208-228
- COPANS (J.) - 1971 - Pour une histoire et une sociologie des études africaines, *Cahiers d'Etudes Africaines* , Vol. XI, 3, 43, pp. 422-447.
- DALTON (G.) - 1969 - Theoretical issues in Economic Anthropology, *Current Anthropology*, vol. 10, 1, pp. 63-80.
- DUPRE (G.) - 1982 - *Un ordre et sa destruction*
Mém. de l'ORSTOM n° 93, ORSTOM, Paris, 446 p.
- EICHER (C.K.) et BAKER (D.C.) - 1982 - *Research on Agricultural Development in Sub-Saharan Africa : a critical survey*.
Michigan State University, 335 p.
- GASTELLU (J.M.) - 1981 - *L'égalitarisme économique des Serer du Sénégal*,
Trav. et Doc. de l'ORSTOM n° 128, ORSTOM, Paris, 808 p.
- GODELIER (M.) - 1965 - Objet et méthodes de l'anthropologie économique, *L'Homme* , V, n° 2, pp. 32-91.
- HIRSCHMAN (A.O.) - 1977 - A generalized linkage approach to development, with special reference to staples, *Economic Development and cultural change* (supplément), pp. 67-98.
- HOPKINS (A.G.) - 1973 - *An economic history of West Africa*
Londres, Longman, 337 p.
- MEILLASSOUX (Cl.) - 1960 - Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance, *Cahiers d'Etudes Africaines* , 4, pp. 38-67.
- MINVIELLE (J.P.) - 1978 - Méthodologie d'une étude sur les systèmes de production paysans dans la Moyenne Vallée du Sénégal, *Cahiers de l'ORSTOM* , Sér. Sc. Hum., vol. XV, n° 3, pp. 221-244.
- OTTINO (P.) - 1963 - *Les économies paysannes du bas-Mangoky*,
Paris, Berger-Levrault, 375 p.
- REY (P. Ph.) - 1969 - *Sociologie économique et politique des Kuni, Punu et Tsangui de la région de Mossendjo et de la boucle du Niari (Congo-Brazzaville)*.
Thèse de Doctorat de recherche ès sociologie, ORSTOM, Paris, Tome I (XXXVIII p.) Tomes 2 et 3 (623 p.) multigr.
- ROBINEAU (Cl.) - 1984 - *Du coprah à l'atome* , Mémoires de l'ORSTOM n° 100, ORSTOM, Paris, 489 p.

SCHUMPETER (J.) - 1965 - *Capitalisme, socialisme, et démocratie*
Paris, Pet. Bibl. Payot n° 55, 433 p.

VEYNE (P.) - 1979 - *Comment on écrit l'histoire.*
Paris, Seuil, Coll. Points, 242 p. (réédition de l'ouvrage
paru en 1971).
